

Le texte

01 L'un des sept anges aux sept coupes vint me parler : « Viens, dit-il, je vais te montrer ce que sera la condamnation de la grande prostituée assise au bord des grandes eaux. 02 Les rois de la terre se sont prostitués avec elle, et ceux qui habitent la terre se sont enivrés du vin de sa prostitution. » 03 Il me transporta en esprit au désert. Et j'ai vu une femme assise sur une bête écarlate qui était couverte de noms blasphématoires et qui avait sept têtes et dix cornes. 04 Cette femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, toute parée d'or, de pierres précieuses et de perles ; elle avait dans la main une coupe d'or remplie d'abominations, avec les impuretés de sa prostitution. 05 Il y avait sur son front un nom écrit, un mystère : « Babylone la Grande, la mère des prostitutions et des abominations de la terre. » 06 Et j'ai vu la femme ivre du sang des saints et du sang des témoins de Jésus. En la voyant, je fus saisi d'un grand étonnement. 07 Et l'ange me dit : « Pourquoi es-tu étonné ? Moi, je te dirai le mystère de la femme et de la Bête qui la porte, celle qui a les sept têtes et les dix cornes. 08 La Bête que tu as vue, elle était, mais elle n'est plus ; elle va monter de l'abîme pour aller à sa perdition. Quant aux habitants de la terre dont le nom n'est pas inscrit dans le livre de la vie depuis la fondation du monde, ils seront étonnés au spectacle de la Bête qui était, qui n'est plus et qui va reparaître. 09 Ici, il faut l'intelligence mais avec la sagesse. Les sept têtes sont sept collines sur lesquelles réside la femme ; elles sont aussi sept rois : 10 cinq sont tombés, un est là maintenant, et l'autre n'est pas encore venu, mais quand il viendra, il ne devra rester que peu de temps. 11 Et la Bête qui était et qui n'est plus, est elle-même un huitième roi, mais elle fait partie des sept ; elle va à sa perdition. 12 Les dix cornes que tu as vues sont dix rois qui n'ont pas encore reçu la royauté, mais reçoivent le pouvoir royal avec la Bête pour une heure. 13 Ceux-ci ont un même projet : donner leur puissance et leur pouvoir à la Bête. 14 Ils feront la guerre à l'Agneau, et l'Agneau les vaincra car il est Seigneur des seigneurs et Roi des rois ; et les siens, les appelés, les élus, les fidèles, vaincra avec lui. » 15 Puis il me dit : « Les eaux que tu as vues, là où la prostituée est assise, ce sont des peuples et des foules, des nations et des langues. 16 Quant aux dix cornes que tu as vues, ainsi que la Bête, elles se prendront de haine pour la prostituée, elles la laisseront dépouillée et nue, elles mangeront ses chairs et la brûleront au feu. 17 Car Dieu leur a mis au cœur de réaliser son projet, de réaliser ensemble un même projet : donner à la Bête leur royauté jusqu'à ce que s'accomplissent les paroles de Dieu. 18 La femme que tu as vue, c'est la grande ville qui exerce la royauté sur les rois de la terre. »

Sa lecture

La vision du jugement présentée dans le septénaire des coupes (Ap 15, 5-16, 21) est suivie du récit de la chute de Babylone (Ap 17-18), qui se termine par une doxologie (Ap 19, 1-8).

Ce chapitre reprend le précédent sous une autre allégorie.

Pour rappel allégorie du grec *allos* semblable, mode d'expression consistant à représenter une idée abstraite, une notion morale par une image ou un récit où souvent (mais non obligatoirement) les éléments représentants correspondent trait pour trait aux éléments de l'idée représentée

v. 1 Au nom de tous, l'un des anges tenant une coupe et dont on a parlé au chapitre précédent, s'approche de Jean et lui dit : « Viens, je te montrerai le jugement de la grande prostituée, assise au bord des grandes eaux » (Ap 17, 1). Le verset 5 montrera qu'il s'agit de Babylone mais on peut l'étendre à l'empire anti-chrétien tout entier – la puissance idolâtre – puisqu'il nous apprend qu'elle portait inscrit sur son front le nom de « Babylone la grande ». Cependant, nous pouvons le comprendre dès le premier verset, qui reprend le message prophétique de Jr 51, 12-13 :

diapo

Jr 51, 12-13

12 Contre les remparts de Babylone, levez l'étendard ! Renforcez la garde, postez des gardiens et dressez les embuscades ! Oui, selon son projet, le Seigneur accomplira ce qu'il a dit contre les habitants de Babylone. 13 Toi qui demeures auprès des grandes eaux, toi qui regorges de trésors, ta fin est arrivée, le terme de tes profits.

Diapo le texte

v. 2 Cette Babylone, la ville traversée par l'Euphrate et sillonnée par de nombreux canaux, qui a entraîné les rois de la terre dans la fornication et a enivré les habitants de la terre du vin de sa prostitution (Ap 17, 2 ; cf. Jr 51, 7 : 07 Babylone était une coupe d'or dans la main du Seigneur, elle enivrait toute la terre ; les nations ont bu de son vin, c'est pourquoi elles sont devenues folles.). Nous avons là une image saisissante de la prospérité matérielle, mais aussi de la corruption de l'empire néo-païen.

v. 3 Pour voir cette femme, Jean est transporté en esprit au désert (Ap 17, 3), c'est-à-dire au lieu de la diaspora, dont le centre est Rome – le désert indique la dévastation qui va arriver - ; l'image de Rome se superpose donc à celle de Babylone. La femme chevauche « une bête écarlate et couverte de titres blasphématoires, portant sept têtes et dix cornes » (17, 3 : c'est la première bête d'Ap 13, 1). Elle porte des habits précieux de pourpre et des bijoux en or, elle est ornée de perles et de pierres précieuses : par delà l'image d'une prostituée très belle et de grand luxe, Jean veut nous montrer l'immense pouvoir de séduction exercé par l'idolâtrie. La couleur écarlate signifie la puissance impériale.

diapo

v. 4-5 Par opposition aux coupes que Dieu offrait en vue d'une communion, elle tient dans sa main « une coupe en or, remplie d'abominations et des souillures de sa prostitution » (17, 4) et elle porte un nom révélateur : « Babylone la grande, la mère des prostituées et des abominations de la terre » (17, 5). Jean parle d' « abominations » (bdelygmata) à deux reprises : il utilise un terme qui, chez les Septante, désigne les idoles, le culte idolâtre et la conduite de vie des idolâtres (cf. Jr 13, 28 ; 32, 35 ; 44, 22 ; Ez 5, 9.1 ; 6, 9, etc.). Sur son front est écrit « mystère » ce qui montre que tout est mystérieux et symbolique dans cette vision. Cette femme-Babylone, à la fois prostituée et mère de prostituées, c'est-à-dire asservie à l'idolâtrie et source d'idolâtrie à son tour s'oppose à Jérusalem. La grande Babylone est la mère, c'est-à-dire la cause des fornications et des abominations de toute la terre ; il ne s'agit donc pas seulement de Rome, mais de tout son empire, comme le verset 9 nous le montrera plus loin.

Le Ps 86 (87), 5 Septante reconnaît en Jérusalem « ma Mère Sion » et Paul nous a transmis la même vision de cette ville : « la Jérusalem d'en haut est libre et elle est notre mère » (Ga 4, 26). Voici les paroles du Ps 87, dont la tonalité est explicitement prophétique et eschatologique :

01 Elle est fondée sur les montagnes saintes. + 02 Le Seigneur aime les portes de Sion * plus que toutes les demeures de Jacob. 03 Pour ta gloire on parle de toi, ville de Dieu ! * 04 « Je cite l'Égypte et Babylone entre celles qui me connaissent. » Voyez Tyr, la Philistie, l'Éthiopie : chacune est née là-bas. * 05 Mais on appelle Sion : « Ma mère ! » car en elle, tout homme est né. C'est lui, le Très-Haut, qui la maintient. + 06 Au registre des peuples, le Seigneur écrit : « Chacun est né là-bas. » * 07 Tous ensemble ils dansent, et ils chantent : « En toi, toutes nos sources ! »

Diapo le texte

v. 6-7 Elle est ivre du sang des saints et des martyrs, qu'elle boit pendant l'atroce persécution. À ce spectacle saint Jean s'étonne grandement, mais l'ange lui interprète le mystère et il nous transcrit cette interprétation.

v. 7 Tous les peuples, tous les hommes sont destinés à reconnaître que la vraie mère est Jérusalem ; alors que Babylone, qui se présente comme la mère du monde, n'est qu'une mère idolâtre, une mère de prostitution. On se souviendra de Jézabel, la reine étrangère qui, dans l'Ancien Testament, favorisait l'idolâtrie en Israël ; elle était assoiffée du sang des prophètes du Seigneur et avait cherché à faire périr Élie (cf. 1 R 19, 1-2). De la même manière, la femme d'Ap 17 est ivre du sang des saints et des témoins de Jésus, des chrétiens qu'elle fait mettre à mort. Cette vision remplit Jean d'étonnement, c'est pourquoi l'ange se charge de lui expliquer « ... le mystère de la femme et de la bête qui la porte, aux sept têtes et aux dix cornes » (AP 17, 7).

Il s'agit maintenant de bien comprendre l'explication donnée par l'ange dans ce passage de l'Apocalypse (17, 8-18). Tout d'abord, il faut dire que l'intention profonde de Jean n'est pas de nous donner des références exclusivement historiques, en l'occurrence au pouvoir impérial de Rome. Jean essaie plutôt de nous mettre face au pouvoir totalitaire en général, qui est toujours assoiffé de sang, dans l'Ancienne et dans la Nouvelle Alliance, comme au temps des païens. L'auteur de l'Apocalypse n'est pas uniquement un témoin parmi d'autres - Grecs, Parthes, ou Juifs – de l'hostilité orientale à l'égard de Rome ; son point de vue est essentiellement celui d'un contemplatif et d'un théologien.

v. 8 L'ange donne à Jean une première explication au sujet de la bête : « Elle était et elle n'est plus, elle va remonter de l'abîme mais pour s'en aller à sa perte » (17, 8a). Elle aura donc plusieurs existences successives avant la dernière. Le rythme ternaire de cette phrase, qui apparaît à deux autres reprises (17, 8b.11), manifeste l'opposition ouverte de la bête au Dieu « qui est, qui était et qui vient » (Ap 14, 8 ; 4, 8). La dynamique de cette bête « qui était et n'est plus, mais reparaitra » (17, 8b) suscite l'émerveillement et l'admiration des habitants de la terre dont le nom n'est pas inscrit dans le livre de vie : ils n'ont pas le discernement nécessaire pour comprendre la tromperie et l'illusion démoniaques qui sous-tendent les actions de la bête. Or ce qui suscite l'émerveillement chez ces hommes, c'est la tête de la première bête : celle-là même qui avait été frappée, avait paru mise à mort, et s'était ensuite ranimée (cf. AP 13 ? 3. 12.14). Le mouvement décrit passe d'un état de force et de puissance à un déclin, à une mort apparente, qui est aussitôt suivie d'une reprise, d'un nouvel essor encore plus percutant ; c'est, en quelque sorte, le mouvement diabolique du pouvoir qui, au moment même où il semble définitivement annihilé, resurgit à nouveau pour sévir davantage encore, montrant ainsi une vitalité renouvelée.

De ce verset naquit sans aucun doute la légende que Néron n'est pas mort, mais qu'il reviendra à la fin des temps. Cette légende confirme d'ailleurs, le sens que l'on peut donner à ce verset de l'existence de plusieurs Antéchrists qui seront persécuteurs.

L'Antéchrist séduira tous ceux qui ne sont pas inscrits au livre de Vie, tous ceux qui ne sont pas maqués du signe de Vie.

diapo

v. 9 Il faut donc une intelligence et une lucidité spirituelles. C'est pourquoi Jean interrompt la narration pour donner un avertissement : « c'est ici qu'il faut un esprit doué de finesse ! » (17, 9). Les indications que Jean fournit aussitôt après constituent une référence explicite au pouvoir impérial de Rome ; cependant nous sommes invités à les comprendre avec finesse, c'est-à-dire par rapport au pouvoir tout court – le pouvoir totalitaire – qui a toujours tendance à renaître, indépendamment de la chute du pouvoir babylonien ou de l'Empire romain. Quoi qu'il en soit, sa destinée ultime apparaît

désormais tracée : il ira à sa perte (17, 8. 11). Les sept têtes de la bête sont aussi les sept collines sur lesquelles la femme ou la ville de Rome, est assise et sont encore sept rois de l'empire anti-chrétien.

v. 10 Les sept têtes de la bête montée par la femme sont sept montagnes : ce sont les sept collines de Rome, la capitale de l'empire. Mais elles sont aussi sept rois, donc cinq sont déjà venus, le sixième est présent et le septième va venir, même si, par nécessité divine, il ne demeurera que peu de temps (17, 9-10). Cinq de ces rois sont déjà tombés, non pas évidemment en l'année où Jean écrit, mais à l'époque où doit s'accomplir cette prophétie. Ce verset signifie donc qu'à l'époque où Rome reviendra capitale du Néopaganisme, cinq antéchrists auront déjà paru. Le sixième règnera à ce moment et ce sera lui qui aura rétabli l'Empire, le septième ne sera pas encore venu, mais quand il viendra, il ne règnera que peu de temps.

[Diapo le texte](#)

v. 11 La bête elle-même est ensuite identifiée à un huitième roi qui est, en même temps, l'un des sept. Ce texte est obscur et l'exégèse s'est toujours efforcée d'identifier une succession précise de rois – c'est-à-dire d'empereurs romains – sans toutefois parvenir à des résultats unanimes. Examinons brièvement quelques unes des interprétations proposées.

Voici la liste des empereurs romains pris en considération et qui est tirée de Ch. Brüttsch, La Clarté de l'Apocalypse, Genève, Labor et Fides, 1966, p. 282

[Diapo](#)

Jules César : tué en 44 av. J.-C.
Auguste : 44 (30) av. J.-C. – 14 apr. J.-C.
Tibère : 14 – 37 apr. J.-C.
Caligula : 37 – 41 apr. J.-C.
Claude : 41 – 54 apr. J.-C.
Néron : 54 – 68 apr. J.-C.
Galba : 69
Othon : 69
Vitellius : 69 } « Année des trois empereurs ».
Période de crise et d'inter règne.
Vespasien : 69 – 79 apr. J.-C.
Titus : 79 – 81 apr. J.-C.
Domitien : 81 – 96 apr. J.-C.
Nerva : 96 – 98 apr. J.-C.

Trajan : 98 – 117 apr. J.-C.
Hadrien : 117 – 138 apr. J.-C.

Comment déterminer la succession envisagée par Jean ? Tout d'abord, rappelons que les listes données par les historiens romains de l'époque adoptent des positions variées quant aux règnes éphémères et contestés des trois successeurs de Néron : certaines les considèrent à part entière, d'autres les omettent complètement, d'autres encore ne retiennent que Galba. Et même si l'on commence à partir du sixième roi – celui « qui est présent » (17, 10) – on aboutit à des solutions variées, eu égard aux différentes opinions sur la date de composition du texte.

- Les exégètes considérant que l'Apocalypse a été composée du temps de Néron parviennent à la reconstitution suivante : César, Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron, Vespasien ;

parfois, à la place de Vespasien, on trouve Galba, dont le règne fut effectivement très bref (17, 10).

- Dans l'hypothèse où Jean aurait utilisé une source qui fait commencer l'empire à partir d'Auguste et qui omet les trois successeurs de Néron, on aboutirait à la succession suivante : Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron, Vespasien, Titus. La fiction littéraire faisant de Jean un contemporain de Vespasien (le sixième roi) lui permettrait de prophétiser la brièveté du règne de Titus (79-81) et l'avènement de Domitien, le huitième roi, sous le règne duquel Jean écrit son texte. Ainsi, Domitien serait une sorte de réincarnation de Néron (« l'un des sept » : 17, 11). Conformément à la croyance populaire de Nero redivivus.
- Partir du principe que Jean écrit sous Domitien, d'autres exégètes proposent la succession : Caligula, Claude, Néron, Vespasien, Titus, Domitien. Le septième roi est encore à venir (Nerva) et, par la suite, il y aura le retour de Néron.
- D'autre encore font de Nerva, dont le nom s'écrit en hébreu avec les mêmes consonnes que Néron (NRW), le huitième roi qui est, en même temps, l'un des sept...

Toutes ces reconstitutions sont plus ou moins plausibles et il en existe bien d'autres (plusieurs desquelles sont cependant tout à fait infondées). Ce qui est important à retenir, c'est que Jean ne veut absolument pas nous donner une clef de lecture historique fermée de l'Apocalypse, qui se présente comme un message valable pour toutes les époques. Nous croyons que Jean veut ici présenter sa vision théologique de l'histoire : celle-ci est désormais soumise et intégrée aux événements de la Pâque et de la parousie. L'incarnation, la passion, la mort et la résurrection du Christ ont déjà marqué la défaite du dragon, qui a été précipité (cf. Ap 12, 10), et de la bête, qui a été comme mortellement blessée (13, 3) et donc « n'est plus » (17, 8. 11). Cependant la fin n'est pas encore venue et le dragon et la bête continuent à sévir dans l'histoire, mais pour peu de temps encore (cf. 12, 12 ; 17, 10) : c'est l'imminence de la parousie qui impose cette réduction du temps. Aussi, à la fin des temps, l'Agneau, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs (17, 14 ; 19, 16) remportera-t-il la victoire définitive contre la bête et contre les rois de la terre (17, 12. 18 ; 19, 19) ; alors la bête sera capturée et ira à sa perte dans l'étang de feu, embrasé de soufre (17, 8. 11 ; 19, 20). En effet, les dix cornes de la bête représentent « les rois de la terre » qui se rassembleront autour de la bête pour le combat eschatologique final : Ap 16 ? 14 ; 19, 19.

v. 13 Conformément à Dn 7, 24, Jean précise leur nombre : ils sont dix. Leur caractéristique et d'être entièrement soumis à la bête : « ils n'ont qu'un seul dessein : mettre au service de la bête leur puissance et leur pouvoir » (Ap 17, 13). Ils combattront contre l'Agneau, mais l'Agneau les vaincra, car c'est à lui que revient le titre de Seigneur des seigneurs et Roi des rois que la bête voulait s'arroger (17, 14). Ces dix chefs et l'antéchrist n'ont tous qu'un seul et même dessein : détruire l'Église.

[Clic](#)

v. 14, mais l'Agneau le Seigneur des Seigneurs et Roi des rois les vaincra.

[clic](#)

[Diapo le texte](#)

v. 15 L'explication de l'ange était jusqu'ici axée sur la bête, mais elle dévoile maintenant le sens des eaux au bord desquelles la femme est assise. Ce sont « des peuples, de foules, des nations et des langues » (17, 15), c'est-à-dire les populations conquises par l'Empire romain, les multitudes d'hommes soumises à la ville de Rome qui, à l'époque, exerçait son hégémonie sur l'écoumène (17, 18).

v. 16-17 les dix princes haïront la prostituée, la mettront à sac et la brûleront, eux qui, naguère, avaient donné leur propre royaume à la bête. Ils seront, en cela, les instruments de la vengeance divine et de l'accomplissement de ses décrets.

L'invasion des barbares fut une première, mais incomplète réalisation de cette prophétie – Elle nous donne une idée, cependant, de la manière dont Rome deviendra de nouveau au temps de l'Antéchrist, la proie des « fléaux de Dieu » en châtement de sa révolte contre l'Église.

v. 18 Désormais, on dévoile aussi le destin de Rome : la bête qu'elle chevauchait se retourne contre elle avec haine et la prostituée est dépouillée, dévorée et brûlée (17, 16). La femme (Rome et son empire – se distingue donc de la bête, dont elle n'est qu'une manifestation et, pour ainsi dire, une incarnation temporaire. Aussi, le pouvoir qu'elle incarne survivra-t-il à sa destruction, prêt à se manifester à travers d'autres instruments humains, animé par la même soif de sang et de violence et par les mêmes visées absolutistes. Jean nous dévoile ainsi que le même pouvoir (la bête) auquel Rome est soumise et qui est à l'origine de sa force, est également l'instrument de sa destruction : d'une certaine manière, c'est le début de sa fin. Naturellement tout cela a une valeur historique certaine, qui est à mettre en rapport avec les bouleversements profonds et avec les révoltes qui ont entraîné la chute de l'Empire romain ; mais Jean y voit surtout un mode de fonctionnement propre au pouvoir démoniaque. Ainsi la division, qui est l'œuvre incessante du diable, entraîne son propre arrêt de mort (cf. Mc 3, 23-26). La logique du pouvoir fait en sorte que sa condamnation ne peut venir que de l'intérieur ; le dessein unanime des « dix cornes » de remettre leur pouvoir royal à la bête (Ap 17, 17) passe par la destruction de la prostituée qui chevauche la bête. L'œuvre du Christ se situe exactement à l'opposé : après avoir préparé un royaume pour Dieu son Père, il le lui remet et se soumet entièrement à lui (cf. 1 Co 15, 28).

[Saint Jean-Paul II audience du mercredi 7 février 2001](#)

Précisément parce qu'elle est engendrée par l'amour, l'Église diffuse l'amour. Elle le fait en proclamant le commandement de s'aimer les uns les autres comme le Christ nous a aimés (cf. Jn 15,12), c'est-à-dire jusqu'au don de la vie: "Celui-là a donné sa vie pour nous. Et nous devons, nous aussi, donner notre vie pour nos frères" (1Jn 3,16). Ce Dieu qui "nous a aimés le premier" (1Jn 4,19) et n'a pas hésité à donner son Fils par amour (cf. Jn Jn 3,16), pousse l'Église à parcourir "jusqu'à la fin" (cf. Jn Jn 13,1) la voie de l'amour. Et il est appelé à le faire avec la fraîcheur de deux époux qui s'aiment dans la joie du don sans réserve et dans la générosité quotidienne, que ce soit lorsque le ciel de la vie est printanier et serein, ou lorsque tombent la nuit et les nuages de l'hiver de l'esprit.

Dans ce sens, on comprend pourquoi l'Apocalypse, - en dépit de sa représentation dramatique de l'histoire - est constamment parcourue par des chants, des musiques, des liturgies joyeuses. Dans le paysage de l'histoire, l'amour est comme le soleil qui illumine et transfigure la nature qui, sans sa luminosité, resterait grise et uniforme.

4. Une autre dimension fondamentale du mariage ecclésial est celle de la fécondité. L'amour reçu et donné ne s'enferme pas dans le rapport sponsal, mais devient créatif et générateur. Dans la Genèse, qui présente l'humanité créée "à l'image et à la ressemblance de Dieu", est faite une référence significative à l'identité d'"homme et de femme": "Dieu créa l'homme à son image; à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa" (1, 27).

La distinction et la réciprocité dans le couple humain sont un signe de l'amour de Dieu non seulement en tant que fondement d'une vocation à la communion, mais également en tant que finalisées à la fécondité génératrice. Ce n'est pas un hasard si le livre de la Genèse est rythmé par les généalogies, qui sont le fruit de la génération et donnent origine à l'histoire à l'intérieur de laquelle

Dieu se dévoile. On comprend ainsi que l'Église, dans l'Esprit qui l'anime et l'unit au Christ, son Époux, est dotée d'une fécondité intime, grâce à laquelle elle engendre constamment des fils de Dieu dans le baptême et les fait croître jusqu'à la plénitude du Christ (cf. Ga 4,19 Ep 4,13).

5. Ce sont ces enfants qui constituent l'"assemblée des premiers-nés qui sont inscrits dans les cieux", destinés à habiter "la montagne de Sion et [de] la cité du Dieu vivant, [de] la Jérusalem céleste" (cf. He 12,21-23). C'est la raison pour laquelle les dernières paroles de l'Apocalypse sont celles d'une puissante invocation adressée au Christ: "L'Esprit et l'Épouse disent: "Viens!"" (Ap 22,17), "Viens, Seigneur Jésus" (Ibid. v. 20). Tel est le but ultime de l'Église, qui avance confiante dans son pèlerinage historique, même en sentant souvent près d'elle, selon l'image du Livre biblique lui-même, la présence hostile et furieuse d'une autre figure féminine, "Babylone", la "grande prostituée" (Ap 17,1 Ap 17,5), qui incarne la "bestialité" de la haine, de la mort, de la stérilité intérieure.

En considérant son objectif, l'Église cultive "l'espérance du Règne éternel, qui se réalise dans la participation à la vie trinitaire. L'Esprit Saint, donné aux Apôtres comme Paraclet, est le gardien et l'animateur de cette espérance dans le coeur de l'Église" (Dominum et vivificantem DEV 66). Demandons alors à Dieu d'accorder à son Église d'être toujours dans l'histoire la gardienne de l'espérance, lumineuse comme la Femme de l'Apocalypse, "le soleil l'enveloppe, la lune est sous ses pieds et douze étoiles couronnent sa tête" (AP 12,1). (Catéchèses S. J-Paul II 7021)